

ALESSANDRO ORENGO
(Pisa)

LA TRADUCTION DES NOMS PROPRES
DANS LES *K'ERAKANOWT'EAN GIRK'*
("LIVRES DE GRAMMAIRE") DE OSKAN EREWANC'I*

Abstract. The 17th century Armenian scholar and printer Oskan Erewanc'i translated into Armenian Books 1 and 2 of the *Grammaticalium Libri Tres* by Tommaso Campanella. This article provides brief information about the origin of this very interesting Armenian grammar and describes the different ways Oskan chose to translate the proper names of the Latin text.

Les *K'erakanowt'ean Girk'* ("Livres de grammaire") de Oskan Erewanc'i sont la traduction arménienne du premier et du second livre des *Grammaticalium libri tres*, une partie de la *Philosophia rationalis* de Tommaso Campanella, publiée à Paris en 1638. Cette grammaire de Campanella n'a été réimprimée qu'une fois, en 1954, par les soins de Luigi Firpo.¹

La traduction arménienne nous est parvenue par deux rédactions: la plus longue, que l'on peut considérer comme une traduction presque intégrale du texte latin, nous a été transmise seulement par 7 manuscrits,² dont l'un (T) présente un texte incomplet. Alors que cette rédaction "longue" n'a jamais été imprimée (nous sommes actuellement en train d'en soigner l'édition critique), la deuxième rédaction, qui est plutôt un

* Je désire ici remercier mes confrères de Erevan, Gohar Muradyan et Aram Topchyan qui ont bien voulu discuter avec moi plusieurs aspects de ce travail.

¹ Tommaso CAMPANELLA, *Tutte le opere*. A cura di Luigi Firpo, Verona, Mondadori, 1954. Nous citons le texte latin d'après cette édition.

² Ces manuscrits sont les suivants:

A	2274 Matenadaran	(1658-1662)
B	2277 Matenadaran	(1659)
C	2275 Matenadaran	(avant 1666)
D	2276 Matenadaran	(avant 1688)
E	3391 Matenadaran	(XVII ^{ème} siècle)
F	2294 Matenadaran	(XVIII ^{ème} siècle)
T	Ma XIII 80 Tübingen	(XVII ^{ème} siècle).

En outre, dans le ms. 2295 du Matenadaran de Erevan (G), copié en 1683 (pp. 49r-107r) on trouve un texte révisé et abrégé de la grammaire *maior* de Oskan.

abrégé de cette traduction fait à l'usage des jeunes étudiants, a été imprimée en 1666 à Amsterdam, dans l'imprimerie arménienne dirigée à l'époque par le vardapet Oskan Erewanc'i.³

Le nom de l'auteur de la grammaire n'est par mentionné dans le texte d'Amsterdam dans le mémorial duquel Oskan se contente de dire qu'il a traduit ce texte du latin et que plus tard il a abrégé sa traduction; par contre, dans la rédaction qui nous est parvenue par les manuscrits, l'auteur du texte original est indiqué comme "le grand rhéteur Tuma l'Italien",⁴ et c'est seulement en 1991 que l'on a reconnu en ce dernier le philosophe Tommaso Campanella.⁵

L'histoire de cette traduction n'est pas facile à esquisser. L'on pourrait songer, tout simplement, que Oskan, qui, pendant les années 1638-1640 ou 1641 et après 1663 vécut en Europe, eut la possibilité de connaître le livre de Campanella imprimé à Paris et qu'il le trouva utile pour l'enseignement, soi-disant universitaire, à une époque où même des Arméniens cultivés avaient parfois de la difficulté à distinguer un nom d'un verbe.⁶ Il aurait donc décidé de traduire ce texte qui contenait un exposé de grammaire générale, tout en s'efforçant de l'appliquer, le cas échéant, à l'arménien classique, la variété d'arménien qui en ce temps-là représentait la langue du monde cultivé. Oskan agissait ainsi en novateur, puisqu'il s'éloignait de la tradition grammaticale arménienne qui, depuis le VI^{ème} siècle, connut presque seulement des commentaires à la traduction arménienne de la *Τέχνη Γραμματική* de Denis de Thrace. Mais, on vient de le dire, les choses ne semblent pas être si simples. En comparant le texte latin et sa traduction arménienne l'on trouve parfois dans cette dernière des variantes qui semblent préférables à celles que l'on lit dans l'original latin:

³ *K'erakanowt'ean Girk' Hamarōtiwk' cayrak'a< arareal Ya< ags mankanc', ew noravaržic' kert'owt'ean, I tar's matenic' ew i gitowt'iwns masanc' bani, əst k'erakanowt'ean arbesti*, Amsterdam, I tparani srboy jmiacni ew srboyn Sargsi zōravari, 1666.

⁴ Dans tous les manuscrits, à l'exception de F et de G, l'ouvrage commence par ces mots:

K'erakanowt'ean' girk' arajin. Arareal meci hrētorin T'oumayi italac'woy. Artadreal i hays [i hays om. T] Oskani erewanc'woy. [Premier livre de grammaire, fait par le grand rhéteur T'uma l'Italien, transposé dans notre idiome arménien par Oskan Erewanc'i].

⁵ Voir A. ORENGO, *Tommaso Campanella in armeno: la fonte latina dei K'erakanowt'ean Girk' ("Libri di Grammatica") di Oskan vardapet*, «Studi e Saggi Linguistici», 31 (1991), pp.125-144.

⁶ L'historien arménien Ařak'el Davrižec'i, qui termina son ouvrage en 1662, nous dit que vers 1630 des ecclésiastiques arméniens, qui se trouvaient à Lvov, furent bafoués par des ecclésiastiques catholiques, puisqu'ils étaient incapables de décider si le mot *varem* ("je laboure" ou "je conduis") est un nom ou bien un verbe. Voir AŘAK'EL DAVRIŽEC'I, *Girk' patmowt'eanc'*. Ařxatasirowt'yamb L.A. XANLARYANI, Erevan, Haykakan XSH GA Hratarakč'owt'yown, 1990, chap. 29, p. 316. Pour une traduction française voir M.-F. BROSSET, *Collection d'historiens arméniens*, tome I, St.-Petersbourg, 1874 (réimpression anastatique Amsterdam, APA - Philo Press, 1979), p. 462.

on pourrait en conclure que le traducteur a opéré avec beaucoup d'attention, mais une autre explication est aussi admissible, c'est-à-dire que la traduction ait été faite sur un texte différent de celui imprimé à Paris, ce qui, dans notre cas, serait effectivement possible. En effet, d'après les documents de l'époque,⁷ souvent signés par les protagonistes eux-mêmes, on sait que:

Tommaso Campanella donna à quelques-uns de ses élèves des parties de la *Philosophia rationalis*, bien avant que ce texte fût imprimé à Paris: parmi ces élèves il y avait aussi le père dominicain Paolo Piromalli;

plus tard ce dernier fut missionnaire en Arménie, où il entra en contact avec Oskan, à qui il enseigna un peu le latin et la grammaire;

plus ou moins à l'époque de cette rencontre, c'est-à-dire vers 1634-1636, et dans le même milieu, le père Piromalli affirme avoir enseigné la grammaire à des Arméniens, aussi bien selon leur propre tradition qu'à l'aide d'un texte qu'il avait rédigé lui-même;

finalement, au printemps 1639, c'est-à-dire moins d'un an après l'impression de la *Philosophia rationalis*, un écrit de sujet grammatical, probablement composé par Oskan, avait été envoyé par ce dernier à l'un de ses amis.

Or, face à ces données, on ne peut pas exclure l'hypothèse que le trait d'union entre Campanella et Oskan ait été Paolo Piromalli, qui aurait fourni à ce dernier une rédaction manuscrite de la grammaire latine et qui peut-être aurait aussi collaboré à sa traduction. On ne peut pas pour autant exclure que le texte, une fois traduit, ait été plus tard révisé, peut-être aussi sur l'édition parisienne de la grammaire de Campanella.

Après ces remarques, nous pouvons maintenant passer à l'analyse de la traduction des noms propres dans la version arménienne de la grammaire de Campanella.

Il faut préalablement faire une observation. L'analyse des noms propres dans un texte tel que le nôtre peut être développée sur deux niveaux. D'un côté il s'agit de voir tout simplement les choix du traducteur quand il se trouve face à ces noms dans le texte qu'il traduit: sous ce point de vue, notre grammaire est tout à fait comparable à un texte traduit quel qu'il soit.

⁷ Pour ces documents voir A. ORENGO, *La grammaire de Oskan Erewanc'i et sa source latine*, à paraître dans *An International Armenological Conference Dedicated to the 80th Anniversary of Gevorg jaboukyan (October 16-20, 2000, Yerevan, Armenia)*, et A. ORENGO, *Oskan Erewanc'i traduttore dei Grammaticalia di Tommaso Campanella*, «Rassegna Armenisti Italiani», 6 (2003), pp. 7-11. Sur l'activité de Paolo Piromalli voir aussi C. LONGO, *Piromalli, Astandakan. La «Relation de' successi» di Fr. Paolo Piromalli O.P. (1637)*, «Archivum Fratrum Praedicatorum», 70 (2000), pp. 337-363.

Mais l'analyse pourrait être conduite aussi sur un autre niveau, puisque nous avons affaire à un texte de départ contenant aussi une théorie du nom propre, à l'égard de laquelle le traducteur doit prendre position. Il est peut être utile de rappeler ici que la grammaire de Campanella n'est pas une simple description d'une langue quelconque (sous cet égard elle n'aurait probablement pas attiré l'intérêt du traducteur arménien); au contraire elle est pour ainsi dire une grammaire générale, une grammaire philosophique si l'on veut, enfin la description d'une série de catégories grammaticales qui sont censées être valables pour toute langue. Or l'on comprend bien que, dans cette perspective, le traducteur peut, soit accepter, presque aveuglément, la catégorie supposée universelle, soit prendre position à l'égard de cette dernière, s'il soupçonne qu'elle n'est pas présente dans sa langue. C'est justement ce qui se passe souvent, dans la traduction, mais pas dans le chapitre consacré au nom propre. Nous pouvons donc faire abstraction de ce niveau et traiter notre texte comme une traduction quelconque.

Considérons donc la façon de traduire les noms propres. En général, l'on peut prévoir trois possibilités. Le nom, l'anthroponyme en particulier, peut tout simplement être transposé, tel quel ou avec des adaptations minimales, dans la traduction: dans ce cas-là, le nom original est donc maintenu. Il peut aussi être traduit, si cela est possible, ou bien remplacé par un autre qui est considéré comme son correspondant formel: c'est le cas du mot anglais *John* qui est rendu en français par *Jean*. Finalement le nom propre peut être remplacé par un correspondant culturel, c'est-à-dire par le nom d'un personnage qui, dans le système culturel du traducteur, est censé remplir un rôle plus ou moins similaire à celui qui, dans le système culturel de départ, est tenu par le personnage dont on veut traduire le nom. Que l'on songe, par exemple, au poète latin Livius Andronicus qui, en traduisant le premier vers de l'*Odyssée*, remplace la *Μούσα* des Grecs par la *Camena* des Romains. Toutefois ce dernier genre de substitution est souvent réalisé en remplaçant tout simplement un nom peu connu ou tout à fait inconnu par un autre, d'emploi courant dans la culture du traducteur, sans qu'il y ait une vraie correspondance culturelle entre les deux.

Or, l'on ne trouve aucune "substitution culturelle" dans la traduction arménienne de la grammaire de Campanella, bien que ce procédé ait été appliqué parfois par l'ancien traducteur arménien de Denis de Thrace, par exemple dans le chapitre consacré au nom, où des noms de personnages appartenant à la culture classique sont remplacés par d'autres, tirés de la Bible.⁸

⁸ C'est le chapitre 12 du texte grec (v. par ex. *La grammaire de Denis de Thrace* traduite et annotée par J. LALLOT, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1989,

Au contraire, Oskan traduit⁹ normalement les noms latins par leur équivalent formel arménien. Le cas le plus fréquent est celui de *Petrus*, régulièrement rendu par *Petros*. A cet égard il faut remarquer que ce nom apparaît deux fois en latin au cas vocatif (*Petre*) et que le traducteur arménien le rend par la même forme, *Petrē*. Or l'arménien n'a pas de vocatif marqué morphologiquement et Oskan lui-même, en exposant les paradigmes nominaux de sa langue, nous dit que le vocatif c'est le nominatif précédé de *ov*. Dans le cas de *Petrē* l'on pourrait donc songer à une influence exercée par le latin (nous en verrons d'autres plus loin), mais il faut néanmoins remarquer que des vocatifs de noms propres en *-ē*, bien qu'étrangers à la morphologie de l'arménien, se retrouvent dans l'ancienne traduction de la Bible, qui remonte au V^{ème} siècle, ainsi que dans les textes de l'École hellénophile, qui sont des traductions-calque réalisées sur des textes grecs à partir du VI^{ème} siècle, et qui encore au XVII^{ème} siècle constituaient les livres de référence pour l'instruction supérieure. Or Oskan, qui était un prêtre cultivé, connaissait aussi bien la Bible que ces textes traduits du grec et l'on peut soupçonner que des formes telles que *Petrē* ne devaient pas lui être tout à fait étrangères.

En ce qui concerne d'autres anthroponymes, si *Paulus* est traduit par son correspondant arménien *Pō < os*, les couples *Ioannes - Yōhannēs*, *Franciscus - Frančiskows/Frančiskos* et *Fabius - Fabios* demandent quelques remarques. Dans le premier cas, le traducteur semble choisir, parmi les différentes formes que le nom "Jean" présente en arménien, l'une des plus proches du nom en latin, au moins du point de vue graphique. Dans le cas du nom "François" il faut remarquer la présence de deux formes, l'une apparemment transposée du latin, l'autre, avec une terminaison en *-os* qui, bien qu'étrangère à la morphologie arménienne, était néanmoins documentée par des noms propres d'origine grecque depuis les premiers ouvrages écrits dans cette langue. Ajoutons que, à ce qu'il paraît, il n'y a aucune raison, sinon une imitation du latin, pour expliquer la forme en *-ows*: en effet le nom pour "François" apparaît trois fois dans le texte arménien,

pp. 48 ss.) et le chapitre 13 de la traduction arménienne (N. ADONTZ, *Denys de Thrace et les commentateurs arméniens*. Traduit du russe, Louvain, Imprimerie Orientaliste, 1970, pp. 12 ss.). L'on y trouve par ex. *Σωκράτης* rendu (ou plutôt remplacé) par *Paw < os*, *Ἀχιλλεύς* par *Dawit'*, *Αἴας* par *Sawow < etc.*

⁹ Naturellement il est bien possible, au moins théoriquement, que quelques unes des particularités observées dans la traduction des noms propres viennent de la tradition manuscrite du texte: plus bas on va voir un cas de ce genre. Il faut toutefois rappeler que le plus vieux des manuscrits remonte à 1658 ou 1659: or, si le texte a été traduit avant le printemps 1639 (v. plus haut), et à plus fort raison s'il dépend de l'édition imprimée de Campanella, la tradition manuscrite qui s'est développée en une vingtaine d'années doit avoir altéré très peu l'original.

une fois à l'ablatif (*Frančiskosē*), une au nominatif et une à l'accusatif singulier qui en arménien est toujours morphologiquement identique au nominatif. Or, c'est dans ces deux derniers cas que l'on trouve le couple *Frančiskows*¹⁰/*Frančiskos*. L'on retrouve la terminaison en *-os* aussi dans *Fabios*, qui est documenté au datif.

Un cas plus intéressant est représenté par le nom pour "Martin", qui apparaît au génitif, dans la forme *Martini* en latin ainsi qu'en arménien, où l'on aurait attendu plutôt *Martinosi*. En arménien un génitif tel que *Martini*¹¹ fait supposer un nominatif *Martin*, à moins que l'on ne veuille songer à une transposition du nom latin décliné en arménien, ou supposer que le traducteur ait décliné le nom en suivant le modèle représenté par nom. *Yovhannēs*, gén. *Yovhannow* (donc *Martinos* - *Martini*).¹² Quoiqu'il en soit, aussi bien *Martin* que *Martinos* sont documentés en arménien, mais il s'agit de noms somme toute rares, de même que *Frančiskos* et *Fabios*, que nous avons vu plus haut.

Dans la traduction arménienne l'on trouve encore les noms de quelques écrivains, philosophes ou personnages historiques appartenant à la tradition occidentale: dans ce cas le traducteur semble transposer la forme latine dans son arménien, avec parfois l'adaptation de la partie finale du mot, comme on peut le voir dans les couples *Lucretius* - *Lowkréciows*, *Virgilius* - *Virjilios*,¹³ *Hannibal* - *Hanibal* et encore *Lullius* - *Towlows*,¹⁴ où le traducteur n'a pas reconnu Raymond Lulle et il l'a peut-être confondu avec Cicéron. Ce dernier personnage apparaît trois fois en arménien dans la forme *Čičer•n*, mais dans l'un de ces trois cas l'on a de nouveau raison de soupçonner le traducteur d'avoir transposé en arménien le nom latin décliné. En effet, si l'on exclut cette hypothèse-ci, la traduction du latin *tu es doctus, quia studuisti Ciceroni* (p. 588) par *dow es hmowt, k'anzi ousar zČičer•nin*,¹⁵ en arménien ne signifie pas "(tu es savant, puisque) tu as étudié Cicéron", mais tout au plus "tu as étudié les choses (la philosophie etc.) de Cicéron": encore une fois, il s'agit d'une tournure typique plutôt des anciennes traductions-calque du grec. L'on peut convenir que la phrase en latin et sa traduction en arménien ne sont finalement pas si éloignées l'une de l'autre, mais à vrai dire notre traducteur ne semble pas prendre de telles libertés quand il se trouve face à des phrases semblables, et d'ailleurs son

¹⁰ Toutefois le ms. E a *Frančiskōs* à la place de *Frančiskows*.

¹¹ En arménien, comme en latin, le génitif peut avoir *-i* comme désinence.

¹² Gohar Muradyan a bien voulu attirer mon attention sur cette possibilité.

¹³ Le ms. D a *Virjilios*.

¹⁴ Le ms. T a *Towlow*.

¹⁵ Le mot *zČičer•nin* sera donc à analyser comme *zČičer•n-i-n*: marque de l'accusatif déterminé + "Cicéron" + dés. de génitif singulier + article.

choix ne trouve aucune explication possible dans le contexte, où il est question des conjonctions de cause.

Finalement, dans le cas de noms connus par la tradition arménienne, c'est la forme courante dans cette dernière que l'on trouve dans le texte de Oskan: *Plato* - P<at•n/ P<aton,¹⁶ *Helena* - Hē<inē,¹⁷ *Levi* - Lewi, *Abraham* - Abraham.

À coté de ces anthroponymes l'on rencontre aussi quelques toponymes: ici, encore une fois, si le nom est connu par la tradition arménienne, c'est à ce dernier que le traducteur a recours (*Iordanis* - *Yordanan*); dans le cas contraire il transpose le mot latin (*Messana* - *Mēsanay*). Il est toutefois assez surprenant que le nom *Roma* soit transposé deux fois (*Řōma*)¹⁸ et traduit une fois (*Hřōm*), puisque ce dernier mot était courant à l'époque pour désigner la ville du Pape. On doit peut-être soupçonner une raison idéologique pour ce choix, comme si notre auteur, qui avait adhéré à la foi romaine, voulait appeler le centre de la chrétienté par son nom latin ou italien. À remarquer aussi que le mot *Hřōm*, bien que documenté par la plupart des manuscrits, est probablement dû à une faute de copiste.¹⁹

Avant de présenter quelques conclusions nous voudrions envisager quelques cas de noms de peuples ou d'habitants d'une certaine ville. À cet égard il semble que le traducteur, se trouvant face à des réalités tout à fait inconnues par l'arménien, fasse de son mieux pour rendre les mots latins.

Par exemple, le nom des habitants de Naples, *Neapolitanus* en latin, devient en arménien *Nēapōlitanac'i*, ce qui est à remarquer puisque le suffixe *-ac'i*, marque du nom ethnique, n'est pas uni au nom de la ville, mais à la racine de l'ethnique latin (*Neapolitan-*): c'est comme si l'on disait *Napolitani* en français.²⁰

¹⁶ À remarquer que le mot *Platōn* est immédiatement suivi par la variante graphique P<aton. Toutefois, le ms. D a *Platōn* dans les deux cas.

¹⁷ En réalité le nom est au génitif, *Hēlinay*, ms. E *He<inay*.

¹⁸ Toutefois le mot *Řōma* se retrouve aussi dans la grammaire imprimée par Oskan en 1666: voir p. ex. p. 7.

¹⁹ En effet la leçon *Hřōm* se retrouve dans les manuscrits ABCEFT, alors que le seul ms. D a ici *Hřōmayec'i* "Romain", qui pourtant correspond à la leçon du texte latin (*Romanus*, p. 524).

²⁰ En arménien on rencontre le mot *Nabl* "Naples" dans la chronique de Het'owm de Coricos, traduite du français en 1296: v. *Manr žamanakagrowt'yowonner XIII-XVIII dd.* Kazmec' V.A. HAKOBYAN, vol II, Erevan, Haykakan SSR Gitowt'yowonneri Akademiayi Hratarakč'owt'yown, 1956, p. 58. Plus tard, la ville est désignée comme *Ēanabl* (*yĒanabli k'[a<ak']*) dans le compte-rendu du voyageur P'irzatē, qui accomplit son voyage vers 1586 [v. *Notices géographiques d'après des manuscrits arméniens de XVII^e siècle*, «Bazmavēp», 40 (1882), p. 318]; *Anapōli* chez le moine Sargis, qui voyagea en Europe entre 1587 et 1592 (v. L. XAČ'IKEAN, *Sargis Abe<ayi* «Ow<egrowt'iwnā», in: L. XAČ'IKEAN, *Ašxatowt'iwnner*, vol. I, Erevan, Ganjasar, 1995, p. 311); *Napōli* dans le *Ganj čap'oy, kšřoy, t'owoy ew dramič' bolor ašxarhin* de Lowkas Vanandec'i, un petit livre destiné aux marchands, imprimé à Amsterdam en 1699. Gohar Muradyan me signale qu'en

De même, quand il est question du *bellum troianum* (p. 630), ce dernier mot fait difficulté au traducteur, qui le rend par *trōianow* (dans le syntagme *paterazm trōianow*), à interpréter soit comme un adjectif,²¹ soit comme un génitif.²² Même le nom des habitants de Troie, *Troes* en latin, qui apparaîtrait ailleurs, semble avoir entravé, sinon le traducteur, au moins l'un des copistes de son texte: en effet, dans la plupart des manuscrits (ABCEF)²³ *Troes* est rendu par *Trōac'ik'*, mais on lit *Trōnac'ik'* dans le ms. D: une corruption peut-être pour *Trōac'ik'*, ou plutôt *Trōyac'ik'*.²⁴

Finalement, un cas particulièrement intéressant est représenté par le mot latin *Poeni* “Carthaginois”, au nominatif pluriel, tout simplement transposé dans le texte arménien (*Pēni*). Dans ce cas l'on pourrait croire que le traducteur, qui ne connaissait pas ce nom, n'a pas compris qu'il avait affaire à un pluriel et il a donc agi comme si le nom était au singulier, étant donné qu'il y a quelques noms arméniens dont le nominatif singulier se termine par *-i*. Toutefois cette hypothèse ne semble pas s'accorder avec la connaissance du latin démontrée par le traducteur.²⁵ Quoi qu'il en soit, le mot *Pēni* devait sembler étranger à l'arménien, si dans le manuscrit D il est remplacé par *Pēn*, un mot plus semblable à un nominatif singulier, corrigé par quelqu'un qui avait peut-être aussi une certaine connaissance de la morphologie du latin.²⁶

arménien moderne oriental, au moins dans la langue parlée, l'on trouve *neapolitanakan par* “danse napolitaine”, où la même base tirée de l'ethnique est unie à un suffixe différent d'adjectif, probablement sur le modèle du russe *neapolitanskī tanec*.

²¹ L'arménien connaît en effet quelques noms et adjectifs en *-ow*. L'on pourrait songer à une autre possibilité aussi, c'est-à-dire que le traducteur ait transféré en arménien le nom abrégé en *troianū* dans un texte probablement manuscrit. Dans l'édition parisienne de Campanella on lit *bellum Troianum*: v. T. CAMPANELLA, *Philosophiae Rationalis Partes Quinque. Videlicet: Grammatica, Dialectica, Rhetorica, Poetica, Historiographia, iuxta propria principia. Suorum Operum Tomus I*, Paris, Apud I. Du Bray, 1638, p. 112.

²² Dans le mot *trōianow* il y a un *-i-* intervocalique qui est plutôt inusuel dans l'orthographe de l'arménien.

²³ Dans le ms. A les deux dernières lettres du mot sont illisibles. Cette partie du texte manque dans le ms. T.

²⁴ Dans les mots arméniens, le *-k'* est le morphème qui marque le nominatif pluriel. “Troie” est un nom somme toute rare en arménien: nous avons trouvé *Trovada* dans l'*Ašxarbac'oyc'*, la *Géographie* attribuée à Movsēs Xorenac'i, mais probablement rédigée par Anania Širakac'i, un écrivain arménien du VII^{ème} siècle (v. *Matenagirk' Hayoc' E. dar*, vol. II, Antelias, Meci Tann Kilikioy Kat'o < ikosowt'iwn, 2003, p. 2147), et *Trovas* dans la *Chronique* de Michel le Syrien (MIXAYEL ASORI, *Žamanakagrowt'iwn*, Jerusalem, I Tparanac' Srboč' Yakovbeanc', 1871, p. 245).

²⁵ Le mot apparaît dans une phrase (*Poeni et Hannibal crudelis est*, p. 676) qui offre un exemple de zeugma. Tout de suite, aussi bien dans le texte latin que dans la traduction arménienne il est dit que le verbe au singulier remplace un verbe au pluriel, ce qui serait néanmoins vrai aussi dans le cas de deux sujets au singulier.

²⁶ L'on pourrait soupçonner une influence de l'italien dans le mot *inkliz* (ms. T *ənkliz*) “Anglais” qui apparaît dans le syntagme *k'erakanowt'iwn inklizac'*, “grammaire des Anglais”. A cet

Nous pouvons maintenant tirer quelques conclusions. Nous avons considéré le texte de Oskan comme s'il s'agissait d'une traduction quelconque et, en ce qui concerne les noms propres, nous avons noté une dépendance remarquable du modèle latin: si nous revenons aux trois modalités de traduction que nous avons envisagée auparavant, c'est-à-dire la copie, la traduction formelle ou la traduction culturelle, cette dernière est absolument absente dans le texte de Oskan, qui se borne soit à remplacer tel nom propre avec son équivalent arménien (c'est ce que nous avons appelé traduction formelle), soit à le copier tel quel, ce qu'il fait souvent et à ce point que parfois on a l'impression qu'il se borne à transposer en arménien le mot latin décliné, en gardant la valeur morphologique que ce mot a en latin. Cette dépendance remarquable du texte original semble ne pas s'accorder avec le soin d'un traducteur qui souligne à maintes reprises qu'une telle catégorie présupposée par la grammaire générale est tout à fait inconnue dans sa langue. Mais nous croyons pouvoir expliquer cette divergence d'action en remarquant que ce soin a toujours pour cible les catégories grammaticales, pour ainsi dire la substance de son exposé. Quand il est question de la forme de ce dernier, par exemple en ce qui concerne la langue dans laquelle sa traduction est rédigée, sa dépendance du latin est souvent très forte, comme le montrent les nombreux calques concernant le lexique grammatical, philosophique etc. L'on retrouve aussi dans la traduction des références que Campanella fait à quelques-uns de ses ouvrages, qui toutefois s'avèrent être absolument inutiles, puisque, autant que nous sachions, ces textes n'ont jamais été traduits en arménien, et en outre ils n'étaient pas identifiables par le lecteur, étant donné que le nom de Campanella n'est jamais mentionné dans ces références du texte arménien. Cette dépendance du modèle latin se manifeste donc aussi au

égard on pourrait songer aussi au turc *İngiliz*, mais il faut avant tout remarquer que *ənklēz/ənkliz* se rencontre déjà dans la chronique de Het'owm de Coricos (v. *Manr žamanakagrowth'ownner* op. cit., pp. 49, 58, 63, 68, 72). Plus tard, quelques variantes de ce nom sont documentées dans d'autres textes du XVI^{ème}-XVII^{ème} siècles, tels les récits de voyage du moine Sargis (*ənklowz*, v. XAČ' IKEAN, *Sargis* op. cit., p. 308) et du marchand Zak'aria d'Agulis [*ənkliz (ow)/ingliz(ow)*], v. ZAK'ARIA AGOWLECI, *Oragrowth'ownə*, Erevan, Armfani Hratarakč'owt'yown, 1938, p. 16] ou le livre des comptes du marchand Hovhannes Ter-Davt'yan (*inklizi*, adjectif: v. HOVHANNES TER-DAVT'YAN JOWLAYECI, *Hašvetoumarə*. *Ašxatasrowth'yamb* L.S. XAČ'IKYANI ev H.D. P'AP'AZYANI, Erevan, Haykakan SSH GA Hratarakč'owt'yown, 1984, p. 136). Le mot *ingliz* se rencontre aussi dans le *Ganj čap'oy* de Łowkas Vanandec'i, que nous avons déjà cité, et il se retrouve encore dans quelques dialectes arméniens (voir *Hayoc' lezvi barbařayin bararan*, vol. II, Erevan, HH Gitowt'yownneri Azgayin Akademia, 2002, p. 170). Signalons que le texte latin correspondant (p. 488) a ici *grammatica angelorum*, ce qui n'est pas dépourvu de sens dans le contexte où il se trouve. Toutefois il a été lu ou interprété par le traducteur comme s'il était *grammatica Anglorum*.

niveau des exemples relatifs aux noms propres, qui en tant que tels appartiennent évidemment à la forme et non pas à la substance de la traduction.

Remarquons enfin que la façon de reproduire ces noms révèle une prononciation “italienne” du latin (cp. *Virjilios*, *Čičer•n*, etc.), ce qui n’est pas surprenant, compte tenu que le premier maître de latin de notre traducteur arménien fut justement un Italien, le père Piromalli.